

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Forstwesen = Swiss forestry journal = Journal forestier suisse
Herausgeber: Schweizerischer Forstverein
Band: 110 (1959)
Heft: 12

Artikel: Souvenirs de forêt
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-765135>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Souvenirs de forêt

Que de forêts, que d'arbres peuplent le souvenir, pour peu que l'on aime la promenade, et qu'on ait voyagé !

Dans ma jeunesse, c'étaient les hêtraies du Fahy, mêlées de conifères, à Porrentruy, derrière le château des princes-évêques : j'en ai inventorié tous les sentiers, d'un vallon à l'autre, jusqu'au château ruiné de Châtelvouhay, au-dessus de Courchavon ; je les ai retrouvées transformées, des futaies à la place des taillis ; mais aujourd'hui comme hier, si l'on avance sans bruit, on peut entrevoir un écureuil ou un lièvre.

Ce furent, aux Franches-Montagnes, les magnifiques sapins fournis de toutes leurs branches, ça et là sur les pâturages.

C'est la couronne de Zurich, l'Uetliberg, le Zürichberg avec ses chevreaux, intelligemment préservée, de sorte qu'au cœur de cette grande ville une promenade vous mène en plein bois et que les soirs d'été on peut, après le repas, aller faire un petit tour en forêt avant que la nuit ne tombe.

Forêts de Suisse, honneur de nos paysages, où l'homme a mis son ordre sans dégrader la majesté originelle de la nature.



Ce sont aussi les forêts de France, vraiment royales, autour de Paris : Saint-Germain, Marly, aux troncs centenaires, noueux, énormes, protégés autant que des monuments historiques ; Sénart qu'interdisaient, cet automne, des gardes à motocyclette, car la sécheresse augmentait les risques d'incendie et déjà plusieurs hectares avaient brûlé ; ou Meudon, Montmorency, l'Isle-Adam, plus envahis, plus amaigris ; ne parlons pas des bois de Boulogne ou de Vincennes qui sont des parcs enclavés dans l'immense agglomération, mais ne rappellerons-nous pas que le parc de Versailles lui-même, si l'on pousse ses pas assez loin, se termine en une forêt très authentique ? Forêts, en ce peuple de jardiniers et de géomètres, traversées par des allées rectilignes qui convergent en étoiles et où l'on voit encore de loin passer des biches, ancien gibier des chasses à courre ; autrefois les grands seigneurs se les réservaient. Aujourd'hui ce sont les scouts, les familles, qui viennent de la capitale y respirer un peu d'air pur, quantité de bonnes gens peu sportifs qui sortent de leur voiture leurs chaises, leur table, leur dînette et viennent s'installer comme dans le jardin qu'ils n'ont pas. Nous aurions tort d'en sourire : à leur humble manière, ils retrouvent la nature, et elle les accueille maternellement.

Mais j'ai vu aussi, en France, les fières forêts des Vosges, plus semblables à celles de nos montagnes, revêtant les pentes; ou celles des Landes, qui se succèdent interminablement sur le sol plat, et ont rendu la richesse à une contrée stérile, grâce à leur térébenthine; ou, dans le Nord-Ouest, ces paysans bocagers où les arbres s'alignent en haies, se groupent en boqueteaux, si bien que les cartes n'en indiquent rien mais que le regard les voit moutonner de tous côtés; ou encore, dans les pays secs, vers la Méditerranée, le bois devenu maquis et l'arbre réduit en buissons qui répandront cependant autour d'eux leur fraîcheur et leurs parfums.

J'ai vu les forêts septentrionales, celles de Suède où se pressent des troncs gigantesques et où l'on tourne en rond tout en croyant marcher droit, si bien qu'on finit par en sortir à peu près au point de départ: les psychologues cherchent le pourquoi de cette déviation; la peur? Mais je n'avais pas la moindre peur, le jour où pareillement, au Canada, croyant traverser une colline, j'ai redescendu le versant même que je venais d'escalader...

Là, au Canada, ce ne sont plus nos forêts tempérées: ce peuvent être, tout au Nord, les taillis monotones de conifères et de bouleaux rabougris, déchiquetés par le vent, submergés par les neiges, de plus en plus frêles jusqu'à la toundra, ou tout au contraire dans l'extrême Ouest les colosses qui font suite à ces sequoias de Californie, si volumineux qu'on y perce un tunnel pour faire passer la route. Mais, au cœur du pays, c'est l'immensité non plus vierge — la hache a supprimé les géants d'autrefois —, encore laissée cependant dans son état primitif. Peu de chemins y mènent; aucun ne la traverse, puisqu'au delà il n'existe pas de lieux habités; des sentiers seulement, au bout des champs, permettent au cultivateur d'aller couper son bois, ou d'atteindre la cabane à sucre où, au printemps, toute une jeunesse en liesse se rassemble pour savourer la «tira» que fournit la sève de l'érable avant de se cristalliser ou de se condenser en sirop. Plus loin, il ne vous reste qu'à errer librement, et vous pourrez entrevoir sinon des castors du moins leurs cousins les «siffleux», ou, rencontre plus impressionnante, quelque ours amateur de framboises ou, avec de la chance, un «original», cet élan d'Amérique, un des plus grands parmi les cervidés, venu au matin s'abreuver dans un lac... Vous enjamberez des troncs morts de vieillesse, pourrissant sur place, ou déracinés par les tempêtes. Sur un sommet, non loin de Québec, je me suis vu ainsi barrer le passage par un chaos d'arbres couchés à terre dans tous les sens. Prenez garde aussi aux feux qu'on allume pour défricher plus rapidement. Le bûcheron, lui, travaille en hiver, pour le compte de grandes compagnies; il passe plusieurs mois en équipe dans une cabane surchauffée, au milieu du chantier, isolé autant que le marin sur l'océan, et quand il rentre en ville, il court les mêmes bordées...

J'ai vu les forêts tropicales: cocotiers de Pinang, hévéas de Malaisie, jungle que traverse la voie ferrée en remontant vers Bangkok; forêts

d'Angkor, qui ont submergé la capitale des anciens Khmers et ses temples, et où, tandis que je m'attardais à la chute du jour, de grands singes se poursuivaient de branche en branche en hurlant... J'ai vu celles qui coiffent les montagnes des Antilles. A la Guadeloupe, je m'y suis perdu : j'avais gravi le volcan de la Soufrière par un chemin qu'entretient un Club alpin ; à la descente, j'ai commis l'imprudence de vouloir prendre un raccourci, et ce soi-disant raccourci m'a plongé au plus épais du bois ; autre imprudence, au lieu de remonter sur mes pas, j'ai voulu atteindre la lisière en suivant une rivière encaissée, et bientôt la nuit m'a contraint à faire halte, au creux d'un tronc d'arbre, entouré de lucioles ; étrange impression, à l'aube, de me dire que j'étais peut-être le premier être humain à contempler ce paysage... Longeant la pente, m'accrochant aux fougères arborescentes hérissées d'épines, m'abreuvant à la rivière dont la pureté m'était garantie par la source bouillante d'où je l'avais vue sortir un peu plus haut, humant un peu d'eau contenue dans la corolle, en forme de burette, d'une sorte de faux bananier, il m'a fallu cinq heures encore pour qu'enfin un sentier me ramène hors de la futaie. On m'a dit que je l'échappais belle, et que certains promeneurs, partis explorer ces solitudes, ne sont jamais revenus.

Je ne me serais point ainsi risqué à la Martinique, par crainte des trigonocéphales, serpents très beaux mais au venin mortel, que je ne tenais pas du tout à rencontrer dans les profondeurs où ils se cachent : je me suis contenté de regarder du dehors la verdure exubérante qui escalade les Pitons du Carbet. A la Guadeloupe du moins, comme en Haïti, on n'a rien à redouter des animaux ni des hommes. Mais le souvenir d'Haïti m'avait trompé : dans cette grande île que j'ai visitée maintes fois, la forêt est presque partout morcelée ; il est bien rare de s'arrêter sans voir surgir un noir d'une case dissimulée derrière les arbres ; à la Guadeloupe au contraire les dernières maisons du village de St-Claude marquent la fin de l'habitat humain.

Même en certains endroits d'Haïti j'aurais pu d'ailleurs admirer la forêt vierge, sur cette montagne de la Hotte par exemple où le géologue Butterlin a dû se faire précéder par deux hommes chargés de lui frayer la voie à coup de hache ; et lorsque j'ai gravi la chaîne de la Selle, la plus haute de la République, j'ai traversé la Forêt des Pins que l'on exploite méthodiquement et où l'on savoure la fraîcheur des altitudes. La légende veut qu'elle ait abrité les derniers descendants des Indiens caraïbes, et que peut-être quelques-uns y errent encore : je ne vois guère de quoi ils se nourriraient, sur ces sommets où l'on ne trouve que des pins, des cactus et des cailloux ; mais le merveilleux a la vie tenace, et comme la nuit tombante nous amenait à allumer nos lampes de poche, un de mes compagnons d'excursion a fait observer que si l'on nous apercevait d'en bas on nous prendrait pour des loups-garous...

Hélas ! J'ai vu aussi, au Morne de l'Hôpital, les quatre ou cinq grands

pins qui survivent seuls d'une forêt détruite; j'ai vu ailleurs les pentes réduites à l'aridité par le déboisement inconsidéré (les moindres buissons sont utilisés pour allumer les feux des cuisines). Haïti a de la chance que quelques-uns de ses plus beaux arbres soient des arbres fruitiers: de loin, les villages se reconnaissent au groupement majestueux de leurs manguiers; telle vallée, la Grande-Anse, n'est qu'un immense verger où se serrent de près manguiers, ignames, arbres à pain, cocotiers, bananiers, que sais-je encore? Sans compter le café, richesse du pays, qui pousse à l'ombre d'une futaie plus élevée, ou ces gigantesques figuiers des Indes ou ces « mepous » — comme on appelle là-bas le fromager — qui servent comme en Afrique aux initiations rituelles, ou encore les bois précieux, si abondants naguère que dans les écoles primaires les pupitres sont d'acajou... On a souvent dilapidé ces trésors; et dans ces régions arrosées mais voisines des régions sèches, il ne faudrait pas beaucoup plus de négligence pour qu'un jour les Haïtiens se réveillent dans un désert.

Et, certes, j'ai ressenti aussi le charme de l'arbre lorsqu'il repose des horizons stériles: « vegas » d'Espagne, jardins de Valence ou d'Andalousie, au sortir des pierrailles de Castille et d'Aragon; lauriers-roses de la Sierra Morena; paix infinie des cimetières turcs; oasis de Damas, surgissant après la montée brûlante de l'Anti-Liban, parmi les eaux bruissantes de la Barada; bouquets d'arbres touffus autour des tombes, seuls épargnés par les Chinois qui ont rongé leurs montagnes jusqu'à l'os... Le nomade a maltraité la forêt; le pâtre de Sicile ou de Grèce a laissé ses chèvres dévorer les jeunes pousses; des marchands, en Amérique, l'ont abattue sans discernement; et la nature s'est vengée par les inondations qui emportent l'humus ou par les tornades qui ensevelissent les champs sous la poussière... Alors les gouvernements interviennent, trop tard quelquefois; ils reconstituent à grand-peine le vêtement végétal qu'on aurait dû entretenir; et dans les climats où l'imprévoyance n'est pas en cause, mais l'absence des pluies, ils multiplient les puits artésiens pour implanter des palmeraies artificielles.

*

J'ai vu beaucoup de forêts; j'en ai rêvé d'autres.

Celles qui restent inaccessibles: la taïga sibérienne d'où l'on ne revient pas; la sylve de l'Amazone, où les derniers sauvages, encore à l'âge de la pierre, collectionnent les têtes ratatinées de leurs ennemis, celle de Guyane où les fourmis rouges dévorent les forçats évadés.

Celles, surtout, où vécurent nos ancêtres et d'où nous héritons une partie de notre subconscient. J'évoque des âges préhistoriques, magistralement dépeints par les Rosny dans la *Guerre du Feu*, les temps où pour les tribus errantes tout était lutte et péril, cataclysmes, fauves, hommes

plus féroces que les bêtes, et où les grands bois rassurants leur offraient leurs fruits, leur gibier, leur combustible, leur écran protecteur.

J'évoque, plus près de nous, les grandes forêts de Gaule, où les druides cueillaient le gui; et les ermites et les moines du haut Moyen Age, ces défricheurs par qui a commencé le mariage du cultivateur et du bûcheron, et les premiers colons de ces « essarts », c'est-à-dire de ces clairières qui remplissent notre nomenclature topographique.

Nos poèmes gardent la trace des émotions qu'ils ressentaient : les forêts des Ardennes ou de Brocéliande étaient les lieux des enchantements, où Vivians emprisonnait Merin, où le cor ironique d'Obéron affolait le voyageur égaré dans le labyrinthe des Pas perdus, où des chasses infernales l'emportaient pendant des siècles qui lui paraissaient des minutes; c'étaient les lieux mystérieux qui recélaient des êtres fantastiques, méchants ou bienveillants, l'Ogre du Petit Poucet, les Sept Nains de Blanche-Neige, les asiles où l'innocence persécutée, telle Geneviève de Brabant, trouvait refuge; nos contes de nourrices reflètent ces époques où l'homme devant la nature encore indomptée se sentait faible comme un enfant. Même aux pays de la lumière et de l'anthropomorphisme, la forêt, c'était un lieu sacré, où palpitaient les Hamadryades, où le viril Oedipe échappait enfin à son destin, où Diane au bain châtiât l'indiscrétion du chasseur qui avait eu l'audace de la surprendre.

Même aujourd'hui, ce frémissement ne nous est pas inconnu. La forêt a quelque chose de religieux; elle reste, chez nous, ce que la nature offre de plus inviolé tout en nous mettant en communication avec la vie élémentaire des animaux et des plantes. Elle est notre lien avec l'immémorial; elle nous exalte par sa charge de poésie.

Mais, en Europe, elle nous apporte aussi d'utiles leçons. L'homme l'a disciplinée; il lui a imposé sa prévoyance. Depuis des millénaires, elle se mêle à lui, selon ses directives; elle est cadastrée; discipliné lui-même, il ne l'exploite pas brutalement mais selon des cycles bien rythmés. Elle nous relie au passé et à l'avenir mieux que n'importe quelle possession: l'inflation balaie les fortunes édifiées sur le papier-monnaie; le laboureur engrange chaque été; le vigneron vendage chaque automne, mais les jeunes arbres mettent trente ou cinquante ans à s'épanouir, et les grands troncs qu'on mène à la scierie supposent quelquefois une patience retenue plus d'un siècle. Soumettre ainsi la nature à notre loi tout en la respectant, communier avec ses forces telluriques tout en les ordonnant et nous en aider pour rendre notre effort plus substantiel tout en obéissant à la raison qui la débroussaille, n'est-ce pas un tel équilibre qui résumerait toute la civilisation de notre Occident?

August V.atta